

HISTOIRE VÉRIDIQ
UE ET AUTHENTIQU
E IRIFIQUE ET HORRIF
IQUE DU SIEUR CABOT
BARON DU CABOTIN DE
LA CABOCHE VULGAI
REMENT APPELÉ TOTO



L'histoire débute dans un des plus beaux sites de la Bretagne intérieure.

Le Relecq en effet, à une quinzaine de kilomètres au sud de Morlaix, juste au pied de la montagne d'Arrée, avec tous ses ruisseaux qui convergent vers ses deux étangs, sa forêt, ses allées de hêtres, ses douves, sa basilique romane, sa vieille place et ses vieilles maisons est un joyau qui attire les promeneurs du dimanche, les touristes et aussi les habitants du voisinage.

Ce sont des paysans qui exploitent une terre ingrate et qui habitent des demeures recouvertes de la vieille ardoise grossière de la montagne toute proche. Elles se serrent les unes contre les autres à l'orée de la forêt, dans une brume tellement brumeuse qu'on ne saurait dire si les hommes sont des sangliers ou les sangliers des hommes.

C'est là que j'atterris un beau jour de janvier 1976. J'y fus immédiatement et chaleureusement adopté et devins un des leurs. J'en suis très honoré.

J'étais donc, dans ce village du Relecq, agriculteur à la tête d'un troupeau de 40 chèvres, fabriquant mon fromage et essayant de le vendre. Beaucoup de travail pour peu (très peu) d'argent, mais j'étais bien. J'ai fait une superbe bêtise le jour où j'ai décidé de terminer ma vie professionnelle comme paysan, mais je ne la regrette pas.

Je venais de perdre mon chien qui aimait beaucoup suivre les bicyclettes qui passaient devant la maison...

Et voilà qu'un beau jour, en entrant dans la chèvrerie, je vois, juste sous mes yeux, un chien debout sur mon tas de fumier. Je n'y prends pas garde. Mais le soir et le lendemain il était encore là, au même endroit.

Marie ma voisine, me dit :

- Cheun (c'est comme ça qu'on m'appelait là-bas), pourquoi vous ne prenez pas ce chien-là ?

- Mais je ne sais pas à qui il appartient.

- Pensez-vous : ça, c'est un chien abandonné.

Le Relecq, lieu de promenade, était propice à ce genre de délit.

J'en pris donc possession en lui donnant à manger et à boire.

Il n'était pas très reluisant, mais c'était un "beau bâtard" comme je répons quand on me demande sa race : mélange d'épagneul breton et de griffon, le poil plutôt long et blanc avec des taches rousses. Il était plus petit que l'épagneul, mais plus musclé.

Tout de suite, il se mit à s'intéresser aux biquettes et au tracteur. Mais ce qu'il était peureux !.. Pour sortir de la cour, qui n'avait jamais été conçue pour une exploitation paysanne, il fallait que la roue avant droite du tracteur longe la courbe que formait le dos de la chèvrière, sinon la remorque, derrière, venait heurter les pierres d'angle de la maison. Et voilà que mon chien, qui était devant, veut passer derrière et se trouve coincé entre la roue du tracteur et le mur de la chèvrière, ne sachant plus que faire. Je me grattais la tête en regardant la chose et je dis (je crois bien tout haut) : "Mais qu'est-ce que je vais donc faire de c'toto ?" Voilà l'origine du nom, qui n'est pas très original, je l'avoue.

Il suivait le tracteur partout. On avait souvent à traverser le Relecq puisque mes principaux champs étaient à Quilligouès, de l'autre côté. Au restaurant du coin, il y avait au moins quatre chiens bien nourris, dont le gros "Koffi", trois fois lourd comme Toto, avec un poil blanc, noir et fauve. Quand le tracteur passait, ils venaient tous en aboyant et Koffi culbutait mon Toto dans le fossé.

Un beau jour, je vais boire une bière chez Jean Guillou et je lui dis que j'avais coincé un bâton sur la flèche de ma remorque pour cogner sur Koffi quand il agressera mon chien.

"C'est ton droit de défendre ton chien", me répond-il.

Que s'est-il passé ? Je n'ai jamais eu à me servir de mon bâton. A partir de ce jour, Toto ne fut plus le même homme. Ce n'était plus les autres qui aboyaient contre lui, c'est lui qui courait devant le tracteur, sautait sur le petit muret qui enserrait les arrières du restaurant et c'était la harangue : "Alors, pas fini la sieste ! Allez ! Debout, le tracteur arrive !"

Puis il sautait sur la route et le convoi s'organisait comme suit : devant, à quinze mètres, aboyant, Toto, ensuite, moi et mon tracteur qui, ayant perdu ses garde-boue, ressemblait à une voiture de Formule 1, et, derrière, la meute aboyante !

A chaque passage du tracteur, c'était toujours le même cérémonial. Certains jours, j'allais deux ou trois fois dans ces champs. Dans les maisons, les chats grimpaient aux armoires et les gens disaient : "Ah, c'est Cheun qui passe avec son tracteur".

Un jour, j'ai encore le tableau sous les yeux : c'était une 4L blanche qui venait en sens inverse. Le gars a dû se dire : "Oh ici y a du bordel !", et il s'est arrêté de son côté de la route. Mon Toto, tellement occupé à courir devant le tracteur tout en aboyant contre ceux qui le suivaient par derrière, est venu se jeter contre la voiture à l'arrêt. J'te dis, moi : "y'a un bon Dieu... Pour les innocents..."

Et la cohabitation s'établit entre Toto et moi. Il connaissait tous les rythmes de la ferme. Quand je sortais en voiture, il sautait vite dedans. Il ratait parfois le départ car il avait ses petites obligations dans le village. Alors il me suivait à la trace. Mais le grand événement c'était le tracteur. Dès que le moteur faisait entendre sa chanson, Toto entrait en transe. Il aboyait contre la roue avant gauche, sans doute pour la faire tourner plus vite, et ce, jusqu'au goudron où je prenais la vitesse de route. Alors, peut-être pour se dégriser, il allait faire un plongeon dans l'eau vaseuse de l'étang du haut, d'où il sortait parfois tout noir : l'argile de nos montagnes ardoisières, charriée par les ruisseaux, est noire. Je me prenais à être jaloux de mon tracteur, me demandant si Toto ne l'aimait pas, lui, plus que moi.

Je veux raconter ici deux histoires : celle du sandwich au jambon en gare de Morlaix et celle de Toto dans l'église de Tressignaux un jour de Toussaint.

La maison plus haut que la mienne avait été achetée par des Parisiens qui devinrent vite des amis : les Poyard. Jean y venait de temps en temps en ermite pour étudier et réfléchir sur un champ qu'il s'était fixé : le Graal. Le champ est vaste. Un jour, je le conduisis à son train, en gare de Morlaix. Comme nous avons un petit quart d'heure d'avance, Jean m'offre un café. C'était une belle matinée de septembre : les portes vitrées du buffet, grandes ouvertes, laissaient entrer un flot de soleil matinal. Toto se dit : "Oh ici, ça ne sent que la bière, le café, le tabac, rien d'intéressant". Il sort. Deux minutes plus tard, je vois mon Toto s'engouffrer dans la lumière de septembre avec, en travers de la gueule, un sandwich au jambon. Il n'a pas l'air de s'enfuir, ni d'être honteux. "Qui a-t-il bien pu dévaliser ?" Je sors. Personne sur la place sauf une jeune fille qui monte vers la gare. Je l'aborde et lui parle de mon chien. Elle me regarde et continue sa route en riant et en répétant : "Non, c'est trop rigolo, c'est trop rigolo". Ce qui fait que je ne saurai jamais comment s'y est pris Toto pour s'attribuer ce sandwich.

Du temps que mes parents étaient malades, j'allais toutes les semaines, après le boulot du matin, à Tressignaux dans les Côtes d'Armor. Je quittais la rocade à Guingamp. Une fois, je m'arrêtai pour faire le plein d'essence à une station qui se trouvait en pleine ville, entre la place du Vally et la Poste. Mon regard est attiré par une devanture aux couleurs très voyantes de l'autre côté de la rue : mauve avec une enseigne dorée qui disait : "A l'art canin". Pendant que je faisais le tour de la voiture pour rejoindre le pompiste, ces mots n'arrêtaient pas de tourner dans ma tête. "L'arcanin, l'arcanin". Mais je n'y entravais rien. Quelques années de vie paysanne à Plounéour Menez m'avaient fait complètement décrocher de la "civilisation" urbaine.

Enfin la lumière se fit et je me pris à imaginer Toto sur son tabouret, entouré de coiffeurs et de manu ou pédicures. Ça ne marchait pas. Puis une autre image : le patron me reconduisant à la porte, et avec une courbette toute polie et commerciale, "nous ne pouvons rien faire pour son cas, mon pauvre monsieur".

C'est ça, rendez-moi mon chien, je veux le garder tel qu'il est. Il y en a trop que leurs maîtres prennent pour des objets qu'ils peuvent façonner à leur idée ou leur manque d'idée et les "arts canins" me paraissent des laboratoires destinés à transformer les animaux en choses. Je me suis souvent dit que si j'étais peintre et que quelqu'un me demande son portrait, je ne le peindrais pas, lui, mais la maison qu'il s'est construite ou bien son chien.

Mon père et ma mère moururent à quelques mois d'intervalle et je me rendais sur leur tombe à chaque Toussaint. Un jour, entre onze heures et demie et midi, après avoir déposé mon pot de fleurs et fait mes dévotions, je me dis que je pourrais rejoindre les autres dans l'église. D'ailleurs Toto semblait avoir compris la chose : il s'était installé dans sa position coutumière : couché sur le toit de la voiture. C'est une habitude qu'il avait prise récemment. Quand j'allais au bourg, à Plounéour, j'aimais bien boire ma petite bière chez Martine, et Toto aimait bien la maison, lui aussi, car la porte de la cuisine du restaurant était toujours ouverte et il savait suivre son nez. Mais ce n'était pas du goût du chien de la maison, un bouvier des Flandres. Ce sont des chiens joueurs et sympathiques. Mais un Toto comme mon Toto dans sa cuisine... C'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Bref il y eut des mots et Toto ne remit plus les pieds chez Martine. Alors pour ne pas rater le départ, il se couchait sur le toit de ma voiture. Elle n'avait pas besoin de ça pour se faire remarquer : c'était une vieille Simca 1100 break jaune PTT, mais tirant sur le jaune paille. Les deux portières avant, fatiguées, avaient été remplacées par deux autres presque neuves, bleu roi. Je jette donc un coup d'œil sur le gardien de ma voiture et, tranquilisé, je rentre dans l'église et me place, le plus discrètement que je peux, dans le fond. Cinq minutes plus tard, il se fait un grand raffut dans l'édifice, c'était Toto. Il avait dû se réveiller de sa sieste et regardant autour de lui "Tout ça ne ressemble pas beaucoup à la place du bourg de Plounéour, où est donc passé mon maître ?" Et de bondir en suivant ma trace.

La porte ? Aucun problème : un coup de patte sur le loquet et le voilà dans la place courant et aboyant de toutes ses forces. Il arrive devant le prêtre. "Non". Demi-tour et que je t'enfile l'allée centrale à tue-berzingue, toujours aboyant. Il me trouve dans le fond et se met à aboyer encore plus vite et plus fort. Et moi je me penche "ta gueule, 'tit con", mais je me dirige prestement vers la porte qui est, bien sûr, restée ouverte. Le tout n'a guère duré plus d'une minute, mais dans l'assemblée, tout le monde est au courant. Le prêtre a bien pris la chose. Il devait parler de la Jérusalem Céleste vers laquelle convergent tous les trésors de la terre et les dromadaires de Madian et d'Epha, il a ajouté "et même les chiens...".

Quand on s'est retrouvé chez Yvonne, ma sœur, Alain, le mari de Pascale (il n'en rate pas une, celui-là) a dit comme ça, à son voisin de table, Sylvain : "On est venu à Tressignaux pour la Tout-chien !"

A soixante ans, finie la vie professionnelle, je viens passer ma retraite à Plouha, tout près de cette côte, dont j'étais amoureux, la plus sauvage de France, je pense, avec ses falaises et ses grottes. J'avais mis longtemps à la découvrir, alors que la maison familiale en était si proche. C'est là que j'avais acheté, dix-huit ans auparavant, une petite maison de pêcheur : un coup de foudre et une belle folie : je n'avais pas d'argent pour rembourser le prêt. Mais je l'obtins : c'est une bonne chose de pouvoir dire à son patron : "j'ai acheté une maison". Bien plus astucieuse que de n'avoir à lui servir que des arguments ennuyeux du genre : "je fais bien mon travail". N'allez pas croire que Plouha, c'est l'Eldorado. Non c'est aride, sauvage et dangereux. Le goudron ne vient pas jus-

qu'au sable de la plage. Il faut descendre (puis remonter) des sentiers de chèvres : nul pour le bronzing. C'est une commune très étendue : peut-être une vingtaine de kilomètres de découpures de côtes et d'à-pic rocheux entre le Palus et Bréhec, les deux seules plages civilisées. On peut y ajouter Bonaparte (qui est l'anse Cochat) mais, ici, la mer, en montant, chasse tout le monde car elle veut venir lécher le pied des falaises deux fois par jour. De plus, c'est dangereux. Il y a eu deux morts l'hiver dernier : la falaise est traîtresse, surtout par temps pluvieux. Et puis on s'y perd : c'est plein de petites routes dont on ne sait pas où elles mènent et où il est parfois impossible à deux voitures de se croiser. L'autre jour encore, une voiture s'arrête :

- "Pardon, Monsieur, la pointe de Plouha, s'il vous plaît ?" (Pointe de Plouha, notée 104 m dans le guide vert).

- Vous lui tournez le dos.

- Oh ! Ça fait une demi-heure qu'on tourne en rond... Et Plouha ?

- C'est tout droit (ce n'était qu'un petit mensonge : ici il n'y a rien de droit).

En arrivant j'étais un peu inquiet pour Toto : comment réussirait-il sa reconversion de paysan à marin-pêcheur ? Je n'eus pas longtemps à me poser des questions.

A la première marée que je fis, je rentrai avec, dans mon seau, six étrilles, deux, pêchées par moi et quatre, par Toto. Pas glorieux (pour moi) ! Il fourrait son nez dans les failles et progressait en soulevant les algues. Il sentait l'étrille avant même de la voir. Un coup de patte et il la délogeait de son trou.



Mais je devais faire connaissance tout de suite avec la maladie : adénome hypophysaire. Quatre opérations en un an. Je mis un an et demi à récupérer ma jambe gauche (entre autres). Balades quasi quotidiennes, ce qui n'était pas pour déplaire à Toto. C'était le chemin piétonnier et, quand la marée le permettait, la bande de sable au pied de la falaise. Là, Toto était heureux. Il avait trouvé sa vocation : la police des mouettes (qui sont des goélands). Il savait où elles nichaient, dans les rochers les plus sauvages et quand elles se groupaient sur le sable ou sur l'eau, il allait vers elles d'abord à pas de loup comme pour les surprendre, puis furieux, courant, nageant et aboyant jusqu'à ce qu'elles s'enfuient.

Un beau jour, j'allais de Gwin¹ à Port Moguer, Toto, devant moi, faisait son ménage habituel à grand renfort d'aboiements et d'éclaboussures. Il y avait là un jeune couple qui ramassait je ne sais quels coquillages. Ils regardaient Toto. En passant je leur dis :

- Il est un peu fou, non ?

C'est l'homme qui m'a répondu.

- Oui, mais ça se voit bien qu'il est heureux.

Ça m'a fait chaud au cœur et ce n'est pas pour moi un mince sujet de fierté que de penser que j'ai pu contribuer à rendre Toto heureux. Je ne le dis pas à tout le monde, car tout le monde ne comprendrait pas. Mais au dernier jour, au jour des comptes, je ne manquerai pas de le rappeler devant qui de droit.

On entend souvent des choses comme : "une vie de chien", "chienne de vie", "un temps de chien"... Tous ces gens qui parlent ainsi, c'est qu'ils n'ont jamais vu Toto.

Quand je dis "heureux" je ne veux pas dire joyeux. Non : le parfait bonheur est un savant dosage : 95% de bonheur et un petit 5% de malheur. Il faut bien être malheureux de temps en temps pour se faire consoler. Dans la soupe il faut du sel.

C'est comme les pignolos (je vous donne la définition car elle ne figure pas dans mon Larousse). Ce sont des petites graines rondes qui s'accrochent aux vêtements des passants qui passent trop près et aux poils de Toto qui, lui, passe en plein milieu. C'est comme ça que maman Pignolo fait voyager ses petits pignolos. Il en ramassait pas mal dans les fourrés. Parfois il y avait aussi lourd de pignolos que de Toto. Pas rigolo. Mais quand Anne-Lise, ma petite nièce (qui est grande) était là, elle les lui enlevait un par un. Alors tout était chouette : c'était chouette de ramasser des pignolos et de se les faire enlever par Anne-Lise, quelle jouissance ! Il est vrai qu'elle savait faire la chose avec délicatesse et humour. Une heure et demi qu'elle y passait et Toto n'aurait pas bougé ! Moi, je n'aurais jamais fait ça : "Ah ! Tu veux des pignolos ? Et bien garde-toi les, tes pignolos !" Les trois "p" n'ont jamais été mon fort, pourtant ils sont les piliers de la morale et de la vie sociale selon le petit catéchisme élémentaire du parfait citoyen, je veux dire, faut-il le rap-peler ? Patience, Prudence, Prévoyance (ceux-là sont dans le dictionnaire Larousse).

Et les idées toutes faites sur le chien : "un bon chien suit son maître", "un bon chien est obéis-sant"... Toto : rien de tout ça : Je n'ai jamais vu Toto me suivre. Il était quelque part devant ou à droite ou à gauche. Et comment aurait-il pu me suivre ? Il aurait fallu qu'il marchât !

Parfois, surtout quand on faisait la grande balade de marée basse, entre Port Moguer et Bonaparte, je le voyais venir vers moi en courant, puis il sautait, ce qui me permettait de poser ma main sur sa tête sans avoir à me baisser et je lui disais : "Vas-y, cours vite". Mais il était déjà parti. En fait il ne s'était même pas arrêté. Sa joie était débordante, il était venu pour me la faire partager, c'est tout.

Parfois on partait. Je n'avais pas posé le pied sur le goudron que Toto avait déjà disparu au pre-mier virage vers Gwin. Or j'ai décidé d'aller à Port Moguer...

Et la cérémonie des chaussures ! Dès qu'il me voyait mettre mes tennis, il devenait fou. Son nez était carrément sur les lacets. Il m'agaçait et je l'engueulais. Parfois (sa petite laine était sous la cage d'escalier), je me disais : "Je ne vais pas faire de bruit et il ne peut pas me voir". Peine per-due, il avait un sixième sens.

Et la voiture ! Enfin précisons et distinguons. Quand il s'agissait de partir, aucun problème. Il serait passé entre mes jambes s'il le fallait, mais il était le premier à sa place où il se tenait bien droit, l'œil vif, le museau pointé. Par contre le retour, c'était une autre chanson. Je rentrais le pre-mier et je devais appeler mon chien fidèle qui fouinait quelque part dans le secteur. Au bout d'un moment il s'approchait, pas du tout pressé. Moi, dedans, penché, je lui tenais la portière ouverte. Alors il s'arrêtait... Hésitant, posant des questions : "N'a-t-on rien oublié ? On pourrait peut-être... etc". Ça durait et je m'énervais. De plus j'étais vexé d'être là, penché dans la position du larbin qui tient la porte ouverte pour son maître. J'étais surtout furieux contre moi-même, me disant "J'aurais été mieux inspiré de l'attendre dehors. Qu'est-ce que j'aurais été mieux placé pour répondre à ses questions. Ce que je te lui en aurais filé de ces coups de tatanes qui ne lui auraient peut-être pas fait grand mal, mais à moi beaucoup de bien". Chiant il était. Eh bien, va comprendre : c'est comme les gosses, plus ils sont chiants, plus on les aime.

Et comment qu'il était comédien ! Un jour, Anne (ma sœur) et moi rentrions (je pense de Gwin)

et c'était la fin de l'après-midi. Quand c'est comme ça, même si on est fatigué, si on a soif, si on a envie de se changer, il y a une priorité entre toutes les priorités : la gamelle à Toto. De toute façon c'est impossible de l'oublier. Lui s'en souvient et se charge bien de nous rafraîchir la mémoire. Le plus simple, c'est encore de le servir tout de suite pour avoir la paix.

Monsieur Toto premier servi, nous rentrons et Toto en même temps que nous par la porte de derrière qui était restée ouverte (la gamelle a été vidée à la vitesse habituelle, c'est à dire scandaleusement, outrageusement, antidiététique). Il s'avance en boitant de la patte avant droite.

Anne s'approche et d'un ton compatissant :

- Oh, mais c'est qu'il a mal à la patte, ce petit chien ! Et elle se met à l'examiner avec délicatesse. Le malade s'est déjà allongé. Inutile de lui donner des explications sur le rôle qu'il a à jouer dans de pareils cas : il le joue à la perfection.

Moi, je me tiens derrière, je regarde en me grattant la tête et me permets une petite réflexion de caractère sceptique.

- Tout de même, Yves, il a bien pu ramasser une épine dans le pied en allant dans les fourrés.

Un temps...

- Écoute, Anne, on va faire un test : on va faire comme si on partait en balade.

Miracle ! La jambe à Toto était guérie.

Toto et moi formions un couple éco-biologique parfait. Tout ce qui était biodégradable était biodégradé. Enfin, presque tout... D'un maquereau il ne restait rien : la tête, la peau, les arêtes, tout disparaissait. La poêle qui avait servi à la cuisson était léchée, récurée, propre. Champion du pré-lavage il était, mon animal domestique. Évidemment, si je lui faisais l'affront de lui présenter la casserole qui avait servi à cuire les pommes de terre à l'eau, il ne fallait pas que je m'attende à un grand succès. Normal : vous n'allez pas demander à votre robot minute SEB de vous faire une omelette aux champignons.

Quand les odeurs étaient intéressantes, je n'avais pas besoin de l'appeler. Il s'était déjà installé, le museau entre les pattes, en plein milieu du passage entre la cuisine et la salle. Il me fallait soit l'enjamber soit le contourner. Mais lui n'aurait pas bougé d'un poil.

Et la gamelle ! Parfois je lui disais :

- Doucement Toto, doucement, personne ne va venir fourrer son nez dans ta gamelle.

Ouais... Plus tu lui causes, plus il est content. Plus il est content, plus il remue la queue. Plus il remue la queue, plus il avale vite. Ça, c'est de la logique, même si le vieil Aristote n'est pas d'accord.

Quand j'achète de la viande, c'est plutôt du mouton. Un jour, après avoir prélevé ma part sur un morceau de cou de mouton, je tendis l'os, la vertèbre, à mon complice qui n'attendait que ça. Il la prend dans la gueule, un instant de réflexion et glop : *direct in the stomach*. Je suis resté le regarder, moi-même stomaqué. Lui : non; tout va bien. Mais depuis ce jour, je n'ai plus acheté de cou de mouton chez mon boucher.

Incorrigible ! Au tout début, j'ai voulu le civiliser un peu, je voulais lui apprendre à donner la patte comme savent le faire tous les bons chiens. Je voyais qu'il m'écoutait, mais ce que je lui disais ne rentrait pas dans sa tête. Je me disais "mais ce qu'il est bête, ce chien !" Et quand, le soir, j'y ai repensé et revu son air intéressé et une espèce de sourire narquois sur sa gueule grande ouverte, je me suis dit que, lui aussi, de son côté, devait se dire : "Mais ce qu'il est bête mon patron !" Lequel de nous deux avait raison ?

Ce fut un premier essai qui n'a jamais eu de suite. "Donne la papatte, mon chien chien". Non : incompatible avec le sujet, impossible, impensable, incongru. "Et oui, mon pauvre petit chien, aucune force au ciel ou sur la terre, pas même ton maître adoré, pas même Dieu le Père Tout Puissant, créateur du ciel et de la terre, rien, aucune force ne peut te changer... Alors, obligé de te supporter comme tu es".

Il avait un flair pas possible. Il pouvait retrouver son chemin en traversant d'un bout à l'autre des villes comme Plouha ou Lanvollon, qu'il n'avait jamais traversées.

Un jour, j'allais à Lanvollon voir un ébéniste qui me fabriquait un petit meuble, Toto à côté de moi, bien sage. J'avais quelques courses à faire à Plouha. Quand j'avais arrêté ma voiture, je lui disais : "Tu m'attends là", en posant ma main sur sa tête et il se tenait tranquille.

Arrivé à Lanvollon, je vois un terrain vague derrière l'atelier et je le laisse sortir. Quand je reviens (moi le bois, la menuiserie, ça me passionne), je rentre à la maison sans, du tout, penser à Toto. Quand j'arrive à Plouha, je me rappelle que j'ai oublié de passer à la banque. J'y vais... C'est en rentrant dans la voiture que je m'aperçois que Toto n'est pas là. Je fais demi-tour. Je me renseigne partout, et beaucoup me disent qu'ils l'ont vu prendre la route de Pludual. Je cherche sur cette route en l'appelant. Puis je prends ma voiture pour rentrer à Plouha en passant par Pludual : "Je laisserai au moins l'odeur de la voiture, ça l'aidera". J'arrive à la maison, le téléphone sonne. J'entre : c'était ma sœur Yvonne :

- Toto est ici.

- J'arrive.

Mon moteur n'avait pas eu le temps de refroidir. Et je songeais à la question :

- Comment avait-il fait pour trouver la maison d'Yvonne ?

Il lui avait fallu traverser toute la ville, dont le feu rouge (mais rouge ou vert, il s'en soucie peu, pas plus que du gendarme). Comment avait-t-il fait ? La maison d'Yvonne, il la connaissait, mais ce n'était pas sa direction. Peu importe, il était là.

Un jour, je croisai, entre Port Moguer et Bonaparte, un ami qui allait à la pêche aux moules sur le Dromadaire (que ceux qui habitent du côté Bonaparte appellent "les deux cheminées"). Il me montre son panier.

- Regarde ce que j'ai trouvé.

Ç'avait été un beau bar. Il avait pris l'hameçon, et le grappin de la ligne s'était accroché à son ventre. Il avait réussi à s'échapper, mais un prédateur marin quelconque l'avait à moitié mangé. Nous bavardons un peu, puis chacun poursuit son chemin, lui vers l'îlot du Dromadaire, moi vers la pointe de la Tour. Au retour, je le croise.

- Je ne retrouve plus mon bar.

Je lui demande des explications. Pour être plus à l'aise pour la pêche, il avait caché son bar dans un creux de rocher. Je ne réfléchis pas longtemps.

"On peut toujours essayer quelque chose", je dis. Et je pousse mon cri de guerre "Tôôô", ("Toto" ça ne peut pas se crier, mais "Tôôô" se claironne bien et il m'arrive souvent d'en avoir besoin pour appeler mon chien fidèle et obéissant).

Et voilà mon Toto qui se pointe avec, dans la gueule, le fameux bar. Sur notre trajet, ce n'était que des kilomètres de rochers qui se tiennent la main; il y avait un rocher avec un creux, et dans ce creux, un bar... C'était obligatoire que Toto tombe dessus.

Avec délicatesse et autorité (on en apprend des choses quand on s'occupe des animaux), je le dessais de sa proie et la rends à son propriétaire tout heureux. Moi aussi j'étais content : deux fois déjà, j'étais allé chez le vétérinaire à cause d'un hameçon mal placé. Je n'avais pas envie d'y retourner.

Et pourtant, malgré son flair, il a réussi à se perdre pendant un mois : quatre semaines exactement, entre le premier dimanche de mai après-midi et le premier dimanche de juin après-midi. Nous nous promenions sur le chemin piétonnier, direction la pointe de Plouha. Il faisait un temps magnifique. En haut d'une côte, je m'arrête pour me reposer et contempler le paysage. Mon regard est attiré par un vol de mouettes (qui sont des goélands) inhabituel et criard et j'en devine tout de suite la cause car j'entends l'abolement de mon chien en chasse.

"La sale bête, il est allé aux nids des mouettes". C'est un nuage d'oiseaux criards qui tournoient au-dessus de lui et par instants certaines font des piqués. "Elles vont lui crever les yeux" !

Ce coin est le plus sauvage de cette côte sauvage avec un à-pic vertical de quatre-vingts mètres qui plonge sur une belle grande plage de galets. Le nombre de personnes qui y mettent les pieds dans l'année peut se compter sur les doigts de la main. C'est aussi la raison pour laquelle les oiseaux de toute espèce y nichent très nombreux. Je ne peux pas descendre (en plus, je sors d'un de mes séjours à l'hôpital).

L'appeler ? Il fait beau, donc le vent, de mer, est contraire; de plus, quand il est en chasse, lui, tu peux l'appeler, il n'entend pas. Je fais un grand détour pour me trouver sur une pointe où le vent est un peu plus de mon côté. Peine perdue. Aucune réponse.

Je reviens le lendemain et le surlendemain. Tout semble rentré dans l'ordre. Le paysage est comme avant. Je finis par penser qu'il est mort et à me faire peu à peu à cette idée.

Et donc, le premier dimanche de juin, qui je vois sortir de dessous ma voiture ? Mon Toto. Il s'avance vers moi, tout branlant sur ses jambes, qui semblent avoir grandi, son collier pend à son cou qui ressemble à un cou de poulet. "Celui-ci est venu ici pour mourir", me dis-je. Je devais reconduire Hervé, mon fils, au train; c'est Jean, le mari d'Anne, qui le fit et je restai auprès de Toto. Au début, il fallait lui donner sa ration quotidienne en dix prises, tellement ses intestins étaient collés, puis neuf, huit, sept, etc. Mais c'est que le jour des huit repas, il montrait à l'évidence qu'il savait compter jusqu'à neuf. Qu'avait-il pu faire pendant ce mois ? Parfois il venait fourrer son nez entre mes genoux, et, là, comme assailli par des souvenirs récents, il poussait de petits gémissements répétés. Mais je ne peux pas vous dire ce qu'il me racontait, car je ne sais pas traduire le langage canin en langage humain.

Son retour à la surface a posé des problèmes métaphysico-religieux.

Un jour j'étais allé chez Laurent, mon neveu, fils d'Yvonne. Sitôt repartis, Toto et moi, Quentin et Mathias coururent à la maison.

- Dis maman, Toto était mort et maintenant il est vivant, comment ça se fait ?

Pauvre Françoise...

Vous ne connaissez pas Toto ? Une flèche. Un jour, je lui pris la tête entre les mains et je lui dis :
Au fond, mon Toto,

- Tu n'as qu'un seul défaut,

mais il est gros,

Tu es trop.

Je dirai même plus tu es trop trop.

Et en plus, tu trottes.

Comme si ça pouvait arranger les choses.

(N'est-ce pas digne de Victor Hugo ?)

Aux premiers temps que j'arrivai ici, j'avais l'ambition de bien fleurir ma façade sur la route. Elle est belle la façade de ma petite maison basse et elle reçoit tout le soleil du matin et de l'après-midi jusqu'à cinq heures, sauf oukase contraire de l'administration qui, deux fois par an, corrige "Messire frère soleil"². Mais, à part les trois rosiers et le fuchsia, rien, rien que de la mauvaise herbe et, ça et là, quelques jonquilles qui se manifestent à la fin de l'hiver.

Je me dis que j'allais mettre de l'ordre dans tout ça. Toto, en retrait, couché, le museau entre les pattes, me regardait faire, intéressé. Le travail terminé, je partis ailleurs. Mais quand je repassai par là, je trouvai mon Toto confortablement installé dans le nid douillet qu'il s'était creusé dans la terre que je venais de travailler et d'ensemencer. Furieux, je l'engueulai et il s'en alla, queue basse, encore plus malheureux que s'il avait reçu douze coups de bâton. Morfondu. J'en avais mal au ventre. "Quoi ! Mon maître adoré me prépare un nid douillet, bien aéré, et quand je m'y couche, il se met en colère contre moi ?" C'était comme si le ciel lui était tombé sur la tête.

Deux ou trois essais de ce genre et je finis par comprendre cette chose simple et évidente : qu'une terre bien affinée, bien aérée, un peu chauffée par le soleil peut servir de couche à Toto, aussi bien qu'à des plants de poireaux ou des oignons de tulipe.

Je perdis mes ambitions de citoyen normal et renonçai à cultiver devant ma maison. Tant pis pour les touristes.

La logique de Toto mettait à mal mes principes d'homme civilisé. En une bonne quinzaine d'années de vie commune, il y avait fait un tel ménage et bousculé tant de choses, que je ne retrouvais plus aucune de mes anciennes idoles. C'est sans regret. Et s'il me reste encore un brin de cette religion, je n'irai pas m'en vanter.

Un jour, une amie à moi, Françoise de Normandie, me dit : "Je t'ai apporté des graines de fleurs de la passion et je vais te les semer sous ta fenêtre". Je lui parlai des risques. "On va les protéger avec des cageots et on mettra des pierres dessus". Ça fait plus de trois ans que les graines sont semées, mais je ne sais toujours pas à quoi ça ressemble les fleurs de la passion.

À défaut, j'ai quand même de la chance dans mon malheur : des pensées et des soucis sont venus coloniser tout le côté cuisine et je m'aperçois que les pensées, plus hardies, ont pratiqué-

ment envahi tout l'autre côté, plus une bonne partie de la cour. Pensées... Soucis... Un beau mariage... Et les couleurs sont assorties. Toto a son nid préféré entre les deux; à sa droite les pensées, les soucis à gauche. De pensées il n'en a guère, de soucis encore moins.

Mais il a d'autres nids. Le goudron devant la maison par exemple. Le goudron n'est pas un lit moelleux. Mais par temps pluvieux, il est vite sec. Je parle du goudron chauffé par le soleil du matin, vers dix-onze heures. À trois heures de l'après-midi, c'est trop chaud.

La rencontre de la mécanique automobile et de l'animal va donner lieu à des réactions diverses dont voici quelques cas de figure.

1 - Entre le lilas à gauche et mon cagibi-cellier-débaras à droite, je n'ai que trois mètres de visibilité sur le goudron. Un jour, je vois dépasser dix centimètres de capot métallique. Devant, à dix centimètres également, Toto vient de se lever et s'étire très fort de tous ses muscles.

"Qu'est-ce que je dormais bien !" La voiture attend silencieusement. Enfin Toto s'en va : "Le goudron c'est à tout le monde non ?"

2 - Même cas de figure. Mais la voiture se fait entendre : deux fois deux coups de klaxon.

3 - Même cas de figure (sans klaxon). Comme j'avais entendu la voiture s'arrêter, je regarde avec curiosité ce qui va se passer : la voiture ne klaxonne pas, je me dis que je vais appeler Toto. Le temps que j'aïlle à la porte et l'ouvre, Toto s'était mis en branle. En passant, le chauffeur me fait un grand sourire.

4 - Je n'en fus que le témoin auditif. Voiture qui ralentit, change de vitesse et fait son chemin tout doucement autour de Toto. Il ne devait pas être couché en plein milieu de la route.

5 - Quelqu'un frappe à la porte et, hilare, me dit :

- Votre chien est couché sur la route.

Je le regarde, je hausse les épaules et lui fais la réponse la plus intelligente que je peux :

- Ben... oui.

6 - J'étais en train de bricoler là-haut. J'entends parler à la barrière, je passe la tête par le Velux et voici ce que je vois : la voiture s'était arrêtée, la femme était descendue, avait sans doute appelé Toto qui était venu, et elle lui faisait un petit sermon sur la prudence, le danger des voitures... Tout en lui caressant la tête. Je ne fais que deviner. Je n'entendais que la musique, qui était douce et charmante, sans pouvoir distinguer les paroles. Je me gardai d'intervenir : tout se passait entre elle et Toto. Finalement, elle remonta dans la voiture et je suis certain qu'elle ne regretta pas le stop, car Toto savait rendre plus qu'il ne prenait. Mais moi, je regrette de ne pas avoir vu son visage car tout ce que je sais d'elle est charmant : sa voix, sa démarche pour regagner sa place dans la voiture...

Il ressort donc de ce sondage réalisé, au péril de sa vie, par mon enquêteur principal que les gens qui sillonnent les petites routes de Plouha, et ceci est tout à l'honneur de la commune, sont pour la majorité, intelligents et sympathiques.



Je suis assis dehors, à la table de jardin. Toto, devant, me regarde, haletant, frémissant d'impatience. Il est beau, mon chien, avec son long poil blanc, parsemé de quelques taches rousses et qui luit au soleil. Ses dents blanches se détachent sur la lippe noirâtre. Je me dis qu'il me sourit car ses yeux, marron clair, pétillent.

Et, tout d'un coup, j'entends :

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On va aux mouettes (qui sont des goélands) ou bien tu restes là planté sur ton cul ?

- Ça va, ça va, je réponds en me levant. De toutes façons je ne discute pas avec toi c'est toujours toi qui gagnes.

*Je m'appelle Yves LE MEUR
et vous souhaite paix et joie.*

4